DE L'INFLUENCE DES AFFECTIONS DE L'AME DANS LA PRODUCTION DES MALADIES ET DANS LEUR GUÉRISON.

DISSERTATION

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

A L'ÉCOLE SPÉCIALE DE MÉDECINE DE STRASBOURG

LE 15. *NIVOSE AN X.*

A 3. *HEURES APRÈS MIDI*

PAR

ANDRÉ ESCOUBAS,

NCIEN CHIRURGIEN DU GRAND HÔTEL-DIEU DE LYON
DE LALANE, DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES.

Il faut au moins rever le bien quand on est réduit à l'impuissance de le faire. PETIT, *discours inaugural.*

A STRASBOURG,
l'Imprimerie de J. H. SILBERMANN, *rue de la chaîne N°.* 2.

Au Citoyen

G U É R I N,

Docteur en médecine, ancien chirurgien en chef du grand hôtel-dieu d Lyon, membre de plusieurs sociétés savantes;

comme un faible témoignage de ma reconnaissance d de mon sincère et respectueux dévoûment;

et

à mes amis

VERNÈ, rentier,

DELAUNAY, le jeune, } *Négocian*
et } *de*
DELASSALLE, } *Lyon.*

comme une preuve de mon amitié.

DE L'INFLUENCE
DES AFFECTIONS DE L'AME
DANS LA PRODUCTION DES MALADIES
ET DANS LEUR GUÉRISON.

Il est de la plus grande importance pour le médecin qu'il connaisse l'homme, non seulement dans les rapports qui l'unissent à ses semblables, mais encore dans tous ceux qui constituent son caractère moral et physique : de là la nécessité de l'étude des tempéramens et par une suite plus nécessaire encore, celle de tous les phénomènes moraux qui établissent l'homme le chef de l'univers et l'esclave de ses propres affections.

Tous les êtres vivans se touchent dans la nature au moyen de nuances plus ou moins affaiblies ; et depuis l'homme jusqu'à l'insecte qui semble le moins animé une chaîne continue lie ce vaste ensemble pour n'en faire qu'un tout merveilleux. Cependant l'homme composé de deux principes générateurs offre en petit le tableau complet du perfectionnement de l'animalité. Semblable à la brute dans ses fonctions phisiques, à quelle distance il la laisse derrière lui quand il use de la noble faculté de l'entendement ! Mais que cette faculté lui fait durement sentir sa dépendance ! Sans cesse occupé de son bonheur et

trop faible pour le tirer de son propre fond, c'est à peine s'il ose jeter quelques regards timides sur ses semblables. Les moyens qu'il a reçus de la nature pour ses jouissances suffisent déjà pour l'avertir de son insuffisance.

L'homme n'est, à proprement parler, que matière et intelligence ; mais qu'il y a loin de cet être impalpable, incompréhensible qui ne se connaît pas lui-même, à ce corps purement matériel, si voisin du néant et si près de la brute ! La brute, il est vrai, a peut-être des sens aussi parfaits que ceux de l'homme ; mais ils ne lui servent qu'à veiller à sa sûreté individuelle, tandis que dans l'espèce humaine les sens remplissent la double destination de présider à son bonheur phisique et de porter à son intelligence le tribut qu'elle a droit d'attendre de leur perfection. Sans-doute que ce tribut ne lui parvient pas libre de toute influence ; sans-doute que l'homme n'est pas le maître de repousser toujours avec avantage les assauts multipliés qu'il éprouve de la part des objets qui l'environnent. C'est précisément sur cette faiblesse de l'humanité que le médecin doit arrêter ses regards et ses réflexions. Lui qui connaît le phisique de l'homme, pourrait-il ignorer sans honte les opérations de son entendement ? Lui qui connaît les organes des sens, ne serait-il réduit qu'à la simple inspection des parties qui le composent, à la froide nomenclature des noms, de ses parties mécaniques ? Mais l'organe des sens est aussi loin du sentiment qu'une plante l'est d'un être animé. Si le médecin

n'observe que l'écorce de l'homme, s'il n'établit ses calculs que sur sa dépouille matérielle, s'il ne voit jamais les maladies que sous des rapports purement phisiques, il ne connaîtra que quelques anneaux isolés de la grande chaîne des infirmités humaines; égaré sans fil dans un dédale ténébreux, jamais la lumière ne frappera ses regards et jamais ou presque jamais une heureuse issue ne viendra honorer ses peines et le dédommager des tatonnemens infinis qui auront accompagné ses pas incertains.

L'homme n'est, à proprement parler, que matière et intelligence. Privé des sens que serait-il pour lui-même? Que serait-il pour ses semblables? L'état passif et de dégradation dans lequel languissent ces êtres imparfaits que la nature a traité avec tant de rigueur et d'avarice ne répond que trop éloquemment à cette avilissante question. Un cretin suffit pour démontrer jusqu'où peut aller la détérioration de l'espèce humaine. Mais l'homme dans un état de perfection phisique est déjà très-voisin du perfectionnement moral: avec des sens il étend tous ses rapports; c'est par eux que lui viennent le plaisir et la douleur; c'est par eux qu'il rêve son bonheur; c'est par eux que lui parvient la source de ses peines.

L'homme sentant n'est pas à lui: il devient la proie de toutes les causes morales qui se disputent à l'envi sa frêle existence. Alternativement balotté dans le vague des incertitudes, rarement sa pensée lui montre de loin le modique asile de l'espérance; son corps a-t-

il des droits plus sacrés au repos? quand les intempéries de la misère et les divers accidens auxquels l'expose la dure nécessité de pourvoir péniblement à ses besoins l'assiègent de toute part et lui font sentir la décrépitude même au printems de son âge; telle est donc la condition humaine, que les deux êtres distincts qui composent l'homme, tour-à-tour déchiré par des puissances malfaisantes, ne lui laissent pour apanage que la douleur et la triste faculté de la sentir.

Plus l'homme est près de la perfection, et plus il sent durement sa dépendance; plus il a exercé ses facultés morales, et plus il est sensible. C'est alors qu'il ne peut se défendre qu'avec les combats intérieurs les plus violens contre les périls toujours nouveaux que lui prépare sa faiblesse. C'est ici qu'on peut réfléchir sur l'influence alternative des deux principes de l'homme, influence qui marque presque toujours de son sceau les maladies qui, à la première inspection, ne paraissent dépendre que d'un vice purement organique ou du pouvoir de certaines causes générales sur le corps humain.

La première origine des affections morbifiques peut se trouver, il est vrai, dans la somme des causes phisiques qui la préparent et la développent; mais que le médecin n'oublie pas le rôle important que joue dans ces mêmes affections l'ame pensante, soit que les affections de l'ame aient été la première cause des maladies, soit qu'elles ne paraissent dans leur cours que comme le produit simpathique du désordre de la

matière. Presque toujours elles se montrent à l'œil du médecin philosophe sous des formes plus ou moins prononcées. Pourra-t-il demêler ce qui appartient à l'essence phisique de la maladie de ce qui n'est qu'un désordre de la puissance morale? Pourra-t-il juger et guérir les affections de la matière qui sont le produit des affections immatérielles, s'il ignore les degrés d'influence de cette dernière? Quelle sera sa conduite sur-tout dans les maladies mentales qui ne reconnaissent pour cause que le profond désordre d'une sensibilité vicieuse? Peut-être qu'il aura recours au savant ouvrage de PINEL *sur la manie;* mais ce trésor de réfléxions et de vues grandes lui enseignera tout au plus qu'il lui manque, pour réussir, pour être utile à l'humanité, la connaissance réfléchie de l'homme moral.

Qu'est-ce que la sensibilité morale? Une propriété inhérente à l'espèce humaine, source du bien et du mal; une propriété qui tantôt dégrade l'homme et le fait descendre bien au-dessous de la brute; tantôt prouve en lui le degré de perfectionnement dont sa nature est susceptible, et l'élève au-dessus de tous les êtres créés; une propriété qui l'assimile aux dieux; une propriété qui le rend nul à son propre sentiment, ainsi qu'aux yeux de ses semblables.

On peut analiser l'homme phisique le scalpel à la main; mais qu'il y a loin de cette analyse grossière à celle que le médecin philosophe se croit obligé de faire de la puissance morale? Un cadavre humain

n'est plus un homme; c'est donc envain qu'il y chercherait les traces de la puissance vitale et de ses modifications : il n'y trouverait jamais qu'un cadavre, et le fil qui doit le conduire dans le labyrinthe des passions humaines lui échappera avec la promptitude de l'éclair. C'est l'homme vivant qui réfléchit tous les modes de sensibilité; c'est sur lui seul qu'on peut en observer toutes les nuances. Déjà cette première faculté s'observe sur l'homme au berceau : elle se perfectionne et s'agrandit par les progrès de l'âge et de l'éducation; elle est enfin parvenue à son plus haut degré d'énergie dans l'été de la vie. C'est alors qu'elle s'exerce, tantôt avec une fureur digne de pitié, tantôt avec une douceur de sentiment qui attache à la vie. Vous qui n'avez étudié la sensibilité que dans les larmes du désespoir, que vous avez fait répandre, approchez, venez à l'école du sentiment: c'est une jeune mère que j'offre à vos méditations; suivez la dans tous les élans de l'amour maternel, dans toutes ses prévenances sensibles et délicates; voyez la tressaillir à la plainte la plus légère de son nourrisson, s'empresser autour de sa faiblesse, s'indigner que tout ce qui respire ne partage pas ses angoisses; voyez le tendre fruit de l'amour, étendre ses bras débiles en signe de reconnaissance, sourire à la maternité et s'endormir en paix. Vous qui vous glorifiez de votre insensibilité, vivez avec les femmes, et vous apprendrez d'elles le secret du sentiment. Tournez les yeux du côté de cette digne romaine, vous la verrez alimenter de son sein nourrissant son malheureux père captif. Si vous avez une fois senti le pouvoir de l'amour,

avez-vous su lire dans les yeux de votre amante l'expression du sentiment ? avez-vous senti ses bras s'arrondir, vous presser, son coeur palpiter de crainte ou d'espérance? O pouvoir de l'amitié! je vois PITHIAS et DAMON braver les fureurs d'un tiran et courir au supplice l'un pour l'autre.

Cependant l'amour maternel, la piété filiale, l'amour et l'amitié comptent aussi leurs victimes. Une mère romaine meurt subitement en voyant son fils de retour de la bataille de Canne dans laquelle on lui avait annoncé qu'il avait perdu la vie. Les deux jeunes enfans de Sabinus, à qui un ordre barbare de Vespasien venait de ravir les auteurs de leurs jours par le dernier supplice, perdent promptement la vie dans la prison que le farouche empereur avoit destinée à leur faiblesse. L'amour conduit au bord de la tombe Titus Fulvius, noble romain. Henri de Nemours, fils de Jacques d'Armagnac, périt dans les cachots, victime de l'amitié qu'il porte à son jeune frère. Chacun sait que Louis XI se vengea sur les enfans de la rebellion préméditée du père à qui cependant il avait fait trancher la tête. Telle est la faible esquisse du jeu bizarre des affections de l'ame et de leur pouvoir sur la santé, sur la vie, ainsi que sur toutes les actions humaines. Mais de ce que les saillies involontaires de nos affections produisent trop souvent le mal, il ne faudrait pas en conclure qu'elles doivent être rejetées des moyens de guérison qui sont au pouvoir de la médecine. N'envisager les passions que sous leur rapport malfaisant, c'est injurier la

nature ou ne la connaître qu'à demi. Parceque le sublimé corrosif est un poison violent, en est-il moins employé dans la cure des maladies? Si certaines affections de l'ame donnent naissance à certaines maladies; si elles en compliquent d'autres qui ne sont pas de leur essence, n'aurait-on pas aussi l'avantage de leur opposer des affections contraires pour les affaiblir ou même pour les anéantir entièrement? ne pourrait-on pas susciter ces mêmes affections et les faire tourner au profit de l'espèce dans les maladies purement organiques? c'est du moins ce que prouve l'histoire des infirmités humaines.

Les sens sont pour l'homme les messagers de l'ame; c'est par eux qu'il étend ses rapports; c'est par eux qu'il devient sensible; c'est avec eux qu'il cherche le bonheur; c'est par eux que lui viennent tous les maux qu'il endure. La vue d'un objet ravissant inspire le desir, et c'est la vue qui fait naître le tourment du désespoir quand la jouissance ne suit pas le desir. L'airin qui sonne intimide le soldat novice, la trompette guerrière relève son courage et le conduit à la victoire; l'odeur de la rose jette dans les angoisses de la mort une femme vaporeuse, et le parfum délicieux de ce beau végétal ranime les forces épuisées du voluptueux persan; la saveur nauséabonde de l'opium répugne au goût de l'européen, et le sensuel musulman en fait ses délices: tel jouit quand il palpe une étoffe douce, tel autre éprouve un sentimeut de suffocation.

La nature humaine civilisée est un tableau mouvant qui présente successivement les faces les plus disparates,

les nuances les plus variées, les contrastes les plus étonnans. Soit qu'on observe l'homme en santé; soit qu'on l'étudie au lit de douleur, toujours il offre à l'oeil exercé l'assemblage monstrueux des vicissitudes de l'humanité: est-il malade? la mort l'effraie. Jouit-il de la santé? ses passions le tourmentent. Quel grand sujet de méditations pour le médecin philosophe! d'un côté il voit un corps abattu sous l'influence de l'ame; de l'autre l'ame presque anéantie sous le poid accablant de la douleur phisique. Si son bras, exclusivement armé de médicamens, est toujours prêt à les répandre sans réflexions, uniquement parcequ'il voit une maladie, que deviendra le malade? Quelle sera la gloire du médecin? arrête imprudent! Fixe tes regards sur la face de ton malade: elle te réfléchira les replis les plus cachés de son ame. Consulte les amis, les parens; c'est d'eux que tu apprendras ce qui aurait pu échapper à ta perspicacité.

Ainsi que la douleur du corps, le contentement a son type. Un être satisfait et dont la réfléxion ne roule que sur la jouissance d'un bonheur tranquille, n'offre pas, il est vrai, le tableau animé de la passion mise en jeu par des grands mobiles; mais étudions les traits de sa physionomie: sans-doute ils nous donneront l'état de son ame. Un front serein, des sourcils insensiblement arqués, des yeux modérément ouverts, vifs, une bouche riante, des joues pleines et tendues, le coloris de la santé, une attitude commode et libre qui n'indique ni l'abandon ni l'inquiétude; tout l'extérieur enfin respirant une douce simplicité; telle est la peinture du malheureux Bélisaire privé de

la vue, abandonné à la pitié publique, et néanmoins conservant ce calme philosophique qui est le partage des grandes ames.

La douleur du corps n'a-t-elle pas sa physionomie propre? le front est ridé, les sourcils rabattu sur l'oeil; les yeux n'ont de vivacité que celle qui exprime la souffrance; les ailes du nez sont écartées; tous les muscles de la figure dans un état de contraction spasmodique. Cette esquisse n'est peut-être que la représentation de la douleur muette. Trop souvent les gémissemens ou les cris aigus trahissent l'homme souffrant qui s'efforce de cacher ses maux à la pitié trop sensible ou bien encore à la tyrannie qui s'applaudit de ses triomphes; c'est l'infortuné Laocoon, la proie à la dent cruelle d'un serpent terrible, retenant sa douleur: et souffrant plus du malheur de ses enfans que du sien propre; cependant l'horreur du mal lui arrache les cris du desespoir; sa bouche est ouverte; elle suffit à peine à l'émission des sons de la douleur; tout son corps est dans un état de contraction violente; ses veines sont gonflées; ses muscles contractés.

Jetons un regard sur l'homme livré au transport de la joie. Ses traits représentent le contentement joint au vif sentiment de la jouissance; les sourcils sont élevés et forment des plis sur le front; les yeux sont brillans et animés; la bouche demi-ouverte respire l'expression du plaisir et de la satisfaction; les joues sont pleines; le coloris est vif; la contenance est extrêmement mobile; elle manifeste la tendance de l'ame à étendre sa

propre existence. Tel est l'homme qui croit avoir fait une découverte importante : et ne se contient plus ; tout ce qui l'environne lui paraît aussi cher que sa propre existence ; il lui est presque égal d'embrasser son ami, son ennemi et même les choses inanimées ; des larmes coulent de ses yeux brillans ; mais sa bouche exprime le sourire : c'est Horace pleurant la mort de ses deux fils et s'applaudissant du triomphe du troisième de qui la patrie attendait son salut.

Contemplons un être abattu sous le poids de la tristesse. Les paupières sont gonflées et pendantes ; les narines affaisées ; les joues déprimées relâchées ; la tête est inclinée ; la face décolorée, livide ; le col est flexible ; toute la contenance exprime l'abandon et l'oppression de l'ame : telle on voit l'infortunée Niobé attérée sous la perte de sa nombreuse postérité et demandant aux dieux une ame insensible.

Mais ce que le mythologue a imaginé pour peindre les affections profondes de l'ame, le médecin l'a chaque jour sous les yeux : le premier a traité ses sujets pour l'histoire du cœur humain, le second les envisage sous le double rapport du moral de l'homme et de l'utilité qu'ils lui apportent dans le traitement des maladies. Le premier donne la mesure des choses possibles, le second vérifie sur l'homme souffrant cette mesure et l'employe avec discernement au profit de l'espèce : C'est Ovide instruisant l'homme de ses propres passions ; c'est PINEL qui les fait tourner au rétablissement de la santé d'une classe de malheureux autrefois traités avec

tant de rigueur et si peu de succès. Maintenant cherchons dans l'histoire des maladies des faits qui prouvent la puissance des affections de l'ame, dans le produit des maladies et leur guérison.

Sans-doute que cette puissance est connue et qu'il n'est peut-être pas un seul individu qui n'en ait ressenti l'influence, ou qui n'ait appris à la connaître sur ses semblables au milieu de la subversion générale des principes les plus sacrés et des habitudes les plus douces; c'est à l'école de l'infortune que les ames s'épurent et apprennent à évaluer le poids des affections; c'est Henri IV qui, par des longs malheurs, apprit à gouverner. Mais comme dans cette dissertation il est moins question des passions sous leur rapport philosophique que sous celui de la médecine, il ne me paraît pas hors de propos d'accumuler des observations qui en démontrent les effets. Ne serait-ce pas l'insouciance de quelques médecins sur le produit morbifique des affections de l'ame qui aurait fait échouer tant de belles cures? Ne serait-ce point aussi l'habitude de croire que les affections de l'ame sont toujours malfaisantes, qui les aurait constamment fait prendre pour des poisons? tout est relatif dans les produits de leur influence, tout est relatif dans l'application qu'on en fait; de manière qu'il est permis de tirer cette conséquence, devenue une autorité par l'inspection réfléchie des observations journalières: il n'existe pas d'affections de l'ame essentiellement malfaisantes.

N.° 1.

Un Lyonnais que poursuivait alors la terreur des

supplices s'était refugié en Suisse; le desir de revoir sa patrie l'emporte sur la crainte : il rentre en France. — Arrêté à Carouge avec son épouse qui ne l'avait jamais quitté, il est livré aux gendarmes qui se disposent à le conduire à Lyon; cependant cette épouse tendre, qui ne se lasse jamais de veiller avec une sollicitude toujours active sur les jours de son infortuné mari, sollicite la gendarmerie qui le laisse évader; une maison était indiquée pour son refuge; sa famille l'y attendait et l'y reçut avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive; mais à peine le malheureux fugitif se revoit-il au milieu de ses proches, qu'il est saisi d'une sincope mortelle. Trois heures après cette première entrevue il n'existait déjà plus : quelle bizarrerie dans la puissance des affections de l'ame! ou plutôt qu'elle imprudence! Si, connaissant mieux le degré de la sensibilité du malheureux père de famille, on eut eu soin de lui assortir le degré de joie qu'elle pouvait comporter, sans-doute qu'on eut prévenu un accident aussi funeste.

N.° 2.

Une femme enceinte, dit van Swieten, avait dormi paisiblement toute la nuit dans son domicile quoique le feu eut fait la même nuit beaucoup de ravage dans son quartier. Le lendemain sa mère la félicita sur son sommeil tranquille; au même instant une hémorragie considérable se manifeste avec les douleurs de l'enfantement: elle accoucha d'un fétus de quatre mois. Sans-doute qu'un médecin n'aurait pas eu l'imprudence d'annoncer aussi brusquement à cette femme le danger qu'elle

avait couru, et il est probable que l'avortement n'aurait pas suivi la manière adroite dont on s'y serait pris pour mener par degré cette femme à la connaissance d'un évènement qui devait necessairement l'effrayer, quoiqu'il se fut passé à son insu.

N.° 3.

QUESNAI rapporte l'observation d'un homme tourmenté par un violent accès de colère dans un combat singulier, à qui un bras devint immobile avec perte de sentiment, de manière qu'on pouvait lui enfoncer des épingles même très-avant dans le bras. Une apoplexie suivit cet accident, et le malade risqua de perdre la vie.

N.° 4.

Un certain empereur condamna au dernier supplice un beau jeune homme accusé de viol. Ce malheureux fut si profondément affecté de ce jugement que ses cheveux et sa barbe blanchirent tout-à-coup; sa figure se décomposa au point que, conduit devant les juges pour entendre la lecture de son arrêt, aucun d'eux ne le reconnut, pas même l'empereur. La surprise de ce dernier fut telle qu'il crut d'abord qu'on lui présentait un autre personnage ou que le véritable coupable avait employé quelque art extraordinaire pour blanchir ainsi sa barbe et ses cheveux; les traits du visage tellement défigurés ne lui permirent bientôt plus d'attribuer à la ruse des effets qui n'avaient pour cause que la profonde affection de l'ame. L'empereur lui

fit grâce, le croyant assez puni par la seule horreur que lui avait inspiré la crainte du supplice. *Lommius.*

N.° 5.

Sunt nonnulli qui post validam, magnam terrorem aut alium subitum animi affectum diarrhæa infestantur, qua plerumque copiosum et biliosum exonerant alvum. *Störck præcepta medico-practica.*

L'épouse d'un de mes amis se trouve dans l'hypothèse précitée: sitôt qu'elle est affectée d'une manière vive, par quelque cause que ce soit, soudain elle est saisie d'une diarrhée inopinée.

N.° 6.

J'ai connu une jeune dame d'une constitution cacochime très-sensible et très-irritable au moral, qui éprouvaït à chaque accès de colère un flux de ses menstrues plus ou moins considérable. Quoique généralement le spasme produise un effet contraire, il est néanmoins facile de se rendre raison de ces effets relativement à la différence des organes sur lesquels porte le spasme.

N.° 7.

Un homme d'un tempérament bilieux et extrêmement irritable reçut un coup sur l'œil des suites duquel il guérit parfaitement; cet œil néanmoins resta modifié de telle manière que sitôt que le sujet était saisi per quelque mouvement de colère, subitement la pupille se resserrait au point de s'opposer au passage de la lumière; la plus légère devenait alors in-

tolérable. Cet accident durait en raison de la violence de l'affection qui avait agité cet homme.

N.° 8.

Je voyais pour une légère indisposition une jeune personne du sexe douée de la mobilité la plus vive. Depuis quelques jours elle était instruite qu'un homme qui lui avait été cher, et qu'elle aimait encore devait arriver sous peu; tout-à-coup on lui annonce que quelqu'un demande à lui parler; elle se lève brusquement et court à sa rencontre, et tombe comme foudroyée au moment où elle revoit l'objet de ses affections. La défaillance fut longue et alarmante, et l'on eut beaucoup de la peine à la tirer de cet état. Le contentement et le plaisir alimentent d'abord les premiers entretiens; la jeune personne se croit au faîte du bonheur, mais la perfidie de son amant lui est bientôt connue, et la perte de la santé suit de près celle de l'espérance qu'elle a conçue avec tant d'empressement. Survient un vomissement considérable qui produit un effet tel que tout ce qu'elle prend est à l'instant rejeté. Ce vomissement dure quinze jours consécutifs durant lesquels elle ne peut garder que quelques gouttes de lait; son rétablissement s'opéra avec une lenteur fatigante, et une année après, sitôt qu'on lui parlait de cet homme, elle était saisie de mouvemens convulsifs.

N.° 9.

J'ai lu quelque part qu'une femme enceinte qui desirait ardemment d'accoucher d'une fille, mit au monde un

un garçon; quoiqu'on recommande de lui cacher cet objet contraire à ses desirs, une personne imprudente s'avisa de le lui montrer. Cette malheureuse femme fut subitement saisie d'une sincope suivie de fortes convulsions qui terminèrent sa vie deux heures après l'imprudence commise.

N.° 10.

Tout le monde connaît la répugnance de certaines personnes pour certains alimens; tout le monde sait qu'une répugnance invincible semble transformer ces alimens en poison : par exemple mon aversion pour l'anguille est telle que je n'en puis soutenir l'idée. Un jour dans un repas où l'on me servit de ce poisson si bien masqué, au moyen de l'aprêt, que je méconnus cet objet de ma répugnance, quelqu'un près de moi s'étant avisé de vanter l'excellence de l'anguille, c'en fut assez; je sortis de table, et je rendis jusqu'à la plus petite parcelle des alimens que j'avais pris.

N.° 11.

Une jeune dame d'une sensibilité exquise, qui joint aux qualités du cœur le lustre aimable des vertus privées, était parvenue au milieu du neuvième mois de sa grossesse. Le bruit d'une arme à feu se fait entendre près d'elle; elle en est vivement émue; les douleurs de l'enfantement se manifestent au même instant, et l'accouchement se termine sans orage; l'enfant vivait, et jouit encore aujourd'hui de la meilleure santé. (*Il est âgé de* 22 *mois.*) Si cette observation n'est pas malheureuse, elle prouve au moins combien une femme enceinte court de danger quand les soins les plus déli-

cats ne veillent pas sans cesse pour écarter d'elle tout ce qui peut émouvoir sa sensibilité.

N.° 12.

„ Lorsque j'étais à Paris un homme reçut un coup „ d'épée à la poitrine: on le crut mort; quelques légers „ signes de vie qu'il donna déterminèrent à le porter „ à la châtité où le régime sévère et le repos le plus „ parfait lui furent prescrits. Il resta ainsi pendant „ plusieurs jours entre la vie et la mort. Comme il „ commençait à reprendre des forces, il entra un jour „ dans un mouvement de colère contre celui qui le „ servait, et il mourut sur le champ le huitième jour „ de sa blessure. Il avait vécu aussi long-tems que „ celui dont l'observation est rapportée par MORGAGNI. „ A l'ouverture du cadavre on trouva une plaie péné- „ trante dans un des ventricules du cœur et un épan- „ chement sanguin dans la poitrine. Il est évident „ que l'on doit attribuer la mort de cet homme à son „ mouvement de colère qui augmenta l'irritabilité du „ cœur; par conséquent accéléra la circulation du „ sang dont l'effet chassa le caillot qui commençait „ à se former. " *BONNEFOY, de l'influence des passions dans les mal. chirur.*

N.° 13.

„ Un enfant de sept ans avait une petite vérole qui „ était dans le meilleur état possible; il avait au talon „ un gros bouton plein de pus qui le faisait beaucoup „ souffrir; son chirurgien l'ouvrit à huit heures du „ soir; à l'aspect de la lancette l'enfant parût très- „ effrayé; de l'instant même sa figure changea; les

„ boutons s'affaisèrent; il alla de mal en pis, et il „ mourut le lendemain à sept heures du matin. " *BONNEFOY; dans l'ouvrage précité.*

Ce petit nombre d'observations malheureuses suffit, sans-doute, pour rappeller l'influence malfaisante des affections de l'ame dans la production des maladies: si l'on en desirait un tableau plus complet il serait facile de le composer en consultant les livres de médecine qui fourmillent de traits plus ou moins prononcés. Ce petit nombre d'observations prouve en outre combien il aurait été facile de prévenir les effets funestes, ou même de faire tourner à l'avantage des individus les dispositions d'une sensibilité vive, également disposée aux deux extrêmes.

Mais en supposant un être actuellement malade quelles sont les ressources que le médecin mettra en usage pour demêler les causes purement phisiques des causes morales? A laquelle de ces deux grandes classes rapportera-t-il les phénomènes apparens de la maladie? c'est ici que la science du cœur de l'homme doit déployer tous ses moyens; c'est ici que le médecin qui ne serait pas éclairé par le flambeau de la philosophie risquerait à chaque instant de compromettre la vie du malade, l'honneur de sa profession et sa gloire personnelle. Il semble que les premiers essais que le médecin doit faire de sa science dans les cas douteux sont de la diriger du côté de l'espèce de simpathie qui, en mettant, pour ainsi dire, en harmonie de pensée et d'action le malade avec le médecin, donnera à ce dernier l'ascendant irrésistible

de la confiance. L'amour propre ne s'offense guère de découvrir à un étranger les infirmités du corps; l'ame se reserve presque toujours à elle seule les secrets cachés dans ses replis ; et l'homme malade, comme l'homme en santé, même avec la conviction qu'un autre peut partager ses faiblesses, redoute le plus souvent un aveu qui coûte à son orgueil. Qui pourra donc lui arracher, comme malgré lui, au moins de demie confidence, quelques-uns de ces mots équivoques auxquels les traits de la phisionomie, un geste, une larme, un sourire peuvent servir de commentaires? qui pourra forcer l'amour propre humilié à déposer son masque? qui encouragera la timidité à se débarrasser d'un secret qui pèse? d'une larme qui gonfle la paupière? le ministre bienfaisant de la nature, le consolateur des peines, le médecin que la douleur et la pitié accompagnent au lit du malade. S'il est un art de guérir les maladies du corps par les secours des médicamens, il en est un autre aussi précieux peut-être, c'est celui qui prépare l'imagination à recevoir l'espérance de la guérison. Cet art est peut-être celui qui opère tant de cures miraculeuses entre les mains d'un génie médiocre en médecine, mais que la confiance née de la réputation ou du *modus faciendi*, suit en tout lieu. Sans la confiance le médecin le plus expérimenté n'obtiendra que de demis succès; avec elle il produira des miracles aux yeux de celui qui ne se sera pas donné la peine de méditer sur son pouvoir et son influence. Cette proposition qui reçoit son application dans les cas les plus ordinaires de maladies, est bien plus évidente

quand le mal ne reconnaît d'autres causes qu'un désordre de la puissance intellectuelle.

La confiance ne s'achète pas, dit-on: sans-doute il faut la gagner, et le médecin qui n'aurait pas fait une étude particulière des moyens qui conduisent à ce but, méconnaîtrait souvent l'insuffisance de son art, tout pourvu qu'il serait de science: la raison est simple à mon avis; c'est que le public ne tient presque nul compte au médecin de ses connaissances réelles, qu'il ne se laisse prendre qu'à quelques accessoires qui lui en imposent et qui deviennent absolument nécessaires pour capter sa confiance. En effet, si les discours du médecin, toujours hérissés de mots scientifiques, ne s'adressaient jamais qu'à la maladie, le malade, assommé par l'étalage de la science, oublierait bientôt le médecin pour ne voir à sa place qu'un imposteur; si les qualités de l'esprit ont seules tant d'empire sur le moral du malade, de quelle force ne jouiront-elles pas quand elles seront unies aux qualités qui font le médecin? (1) L'humanité, l'honneur de son art, son propre intérêt, tout invite celui-ci à l'acquisition des connaissances accessoires qui, en établissant la confiance, le rendront en même tems plus utile à ses semblables. Il est donc aussi du devoir du médecin de se composer une habitude de manières qui le rendent cher au malade; c'est là précisément la route de la confiance.

(1) Petit a donné dans son *Discours sur la douleur* d'excellens préceptes à suivre dans ces cas: on apprendra bien mieux encore en le fréquentant, quelles sont les grandes espérances qu'un malade peut concevoir sur un médecin tel que lui qui joint au vrai savoir le brillant de l'esprit et les nobles qualités du cœur.

Le ton brusque et les manières inciviles ne conviennent pas à celui de qui l'on attend de la compassion et le soulagement aux infirmités humaines. L'abord du médecin ne doit-il pas être composé, au contraire, pour inspirer le courage et l'espérance? Il n'est pas donné à chacun de porter avec soi un visage que la nature a dessiné tout exprès pour inspirer la confiance; mais s'il est moins utile à toute autre profession d'être entourée des grâces qui subjuguent, on est presque forcé de convenir que le médecin ne peut se passer de toutes les qualités extérieures qui disposent à la confiance, et qu'il ne soit forcé, pour ainsi dire, de corriger son caractère si l'éducation ne l'a pas déjà façonné pour la politesse. Mais indépendamment de ces qualités superficielles qui sauvent au moins la répugnance et le dégoût, il en est d'autres essentielles et qui conduissent plus directement au but que se proposent d'atteindre et le malade et le médecin: la première c'est l'humanité. L'humanité, a dit *BONNEFOY*, est un sixième sens, et ce sens c'est le médecin qui doit l'exercer au point de le rendre, pour ainsi dire, plus parfait que les autres de se familiariser avec tous ses modes de perfection, et de se faire constamment précéder par lui dans tous les actes de sa vie publique. Le malheureux sent alléger ses peines quand les larmes d'une pitié étrangère viennent se confondre avec les siennes; l'homme souffrant oublie la moitié de ses douleurs quand l'humanité du médecin les partage. Ah! si l'intérêt est le grand mobile des actions humaines, qu'il est doux de le confondre un instant dans les épanchemens réci-

proques de la cordialité! Il me sera bien permis, je pense, d'ajouter encore un trait au tableau des qualités du ministre de la nature, et ce trait sera peut-être le plus important à distinguer dans le sujet que je traite, parcequ'il doit conduire à la connaissance radicale des causes, à la théorie de leur phénomènes et à l'application des moyens de guérison qui conviennent le mieux en pareilles circonstances: je veux parler de la connaissance profonde et réfléchie du cœur humain.

Cette connaissance s'acquiert par l'étude comparative des différentes affections de l'ame. Depuis l'affection la plus simple jusqu'à la passion la plus désordonnée on distingue une infinité de nuances dont le fond est le même qui, en se rapprochant par un caractère unique, les rend tributaires de causes différentes, quoique tous les corps soient soumis à l'influence vitale d'un seul principe; néanmoins ce principe éprouve une infinité de modifications relativement à l'idiosincrasie des divers individus, à leur différente éducation d'habitude, de régime, et le corps qui obéit à l'ame d'une manière aveugle, en reçoit souvent des impressions semblables, quoique les causes productives soient très-différentes. C'est probablement pour cette raison que la frayeur, qui a fait plus d'une victime, a souvent produit des cures merveilleuses. Or, ce que le hazard semble manifester à lœil attentif, l'art ne pourrait-il pas le réduire en principe? Ne dépendrait-il pas en partie de la sagacité du médecin de faire tourner à l'avantage de l'humanité et d'une manière plus constante cette multitude

d'affections diverses qui enchaînent la volonté, et font de l'homme un automate digne de pitié et de larmes? Ne serait-il pas du ressort de la médecine de faire naître ces mêmes affections, et de les diriger sur-tout contre des affections contraires, principalement dans le cas où l'art pharmaceutique est absolument en défaut. Le médecin n'obtiendrait-il pas des succès plus multipliés et plus constans si aux connaissances des causes de guérison il joignait le talent sublime de lire dans les replis de l'ame de son malade? Cette science, qui paraît d'abord hérissée d'un million de difficultés, cesse de l'être, pour peu qu'on soit familiarisé avec elle; et le médecin, pour acquérir la connaissance du cœur humain, peut, en s'étudiant soi-même, en comparant entr'eux les effets de ses propres affections, apprendre à juger le cœur de ses semblables. Au reste l'histoire de l'espèce humaine fournit assez de moyens pour parvenir à ce but, et les conséquences que je déduirai de la comparaison des différens phénomènes moraux sera moins peut-être le fruit d'une imagination qui n'entrevoit que le bien, que le résultat de l'expérience éclairée par la refléxion. Si les affections de l'ame engendrent des maladies, elles ont aussi le pouvoir de guérir: le plus souvent il ne s'agit que de les diriger pour prévenir le mal et opérer le bien.

N.° 1.

L'épouse d'un de mes amis me racontait, il y a peu de tems, les effets qu'avait produit sur son mari une confiance exclusive. Il était accablé d'une fièvre entermittente; à chaque accès son visage se couvrait d'une

teinte jaune foncée qui ne disparaissait régulièrement qu'avec l'accès ; mais il était confié aux soins du docteur PELETIN, médecin de Lyon, aussi recommandable par ses connaissances profondes que par le brillant de son esprit, la douceur et l'affabilité de son caractère. La confiance du malade était portée à un tel point, et la vue de son médecin produisait sur lui un tel effet que quand celui-ci paraissait ; n'importe à quel moment de l'accès que ce fût, la couleur jaune s'éclipsait comme par enchantement ; le malade reprenait son teint naturel et le conservait jusqu'à la fin du paroxisme fébrile.

N.° 2.

Un jeune Parisien fut attaqué à Lyon d'une fièvre putride dans le mois de pluviôse de l'an sept, la convalescence commençait à peine qu'il fallut le disposer à un assaut de sensibilité. Le médecin de sa famille était arrivé de Paris ; un ami qui ne l'avait pas quitté, durant toute sa maladie, l'en prévint avec toute la prudence qu'exigeaient des organes affaiblis par une maladie grave, et néanmois le médecin fut à peine entré dans la chambre du malade que celui-ci tomba en sincope à deux différentes reprises. Cependant aux premières impressions d'une sensibilité vicieuse succéda bientôt la joie la plus parfaite et la convalescence, qui ne faisait alors que de commencer, marcha ensuite d'un pas si rapide que le jeune malade recouvra très-promptement toute la vigueur de sa première santé. Il est vrai que le médecin ne l'abandonna plus, et que l'on peut concevoir que sa présence seule con-

tribua puissamment à son rétablissement : le malade se regardait comme au sein de sa famille puisqu'il en possédait l'ami, le consolateur, l'homme de confiance.

N.° 3.

Un homme était privé de l'usage de la parole depuis quatre ans. OLAUS BORRECHIUS lui écrit une ordonnance, que le malade porte chez un apothicaire pour la faire exécuter; le hazard lui offre dans son chemin une vieille femme à laquelle il portait depuis long-tems une haine mortelle. La vue de cet objet odieux qu'il ne s'attendait pas de rencontrer, excita en lui un transport de colère si violent que sa langue se délia tout-à-coup pour lui lâcher une bordée d'injures les plus énergiques.

N.° 4.

Un citoyen de Lyon fut tourmenté d'une fièvre intermittente tierce pendant toute la durée du siège. Cette fièvre avait resisté avec une sorte d'opiniâtreté aux moyens que l'art met en usage presque toujours avec succès; mais elle céda subitement à une espèce de terreur que le malade éprouva à la vue des troupes de la république: la fin du siège fut aussi celle de sa fièvre.

N.° 5.

Une jeune fille de 18 ans, long-tems tourmentée par les pâles couleurs, était restée sujette à des palpitations de cœur qui devenaient insupportables au plus

léger mouvement, et dont l'excès amenait souvent la défaillance. Combattue sans succès par les remèdes les mieux indiqués ceux qui lui avaient donné des soins étaient restés dans l'opinion que le cœur était affecté de quelque maladie organique ; car il eut été difficile d'en caractériser l'espèce. PETIT, *discours inaugural.* Cette fille se trouvait sur le quai du Rhône lors de la violente canonade du vingt-neuf Mai. Elle en fut extrêment éffrayée ; néanmoins elle se rendit à son domicile, vomit beaucoup et éprouva une fièvre de trois jours qui se termina par des sueurs copieuses. Au sorti de cette épreuve, la malade se trouva parfaitement guérie, et son rétablissement s'est constamment maintenu depuis. Ce fait démontre une vérité annoncée par HIPPOCRATE quand il dit : *febris spasmum solvit.* Or, la guérison de cette fille, opérée par la secousse qu'éprouva la puissance vitale, amène cette induction naturelle : il n'existait pas de maladie organique ; l'affection était purement nerveuse ; le sentiment de la frayeur est un spasme qui a détruit le premier la fièvre qui a combattu la frayeur, et la sueur qui est la crise naturelle des affections spasmodiques a détruit sans retour toute la série des phénomènes nerveux.

N.° 6.

Un homme de trente ans éprouvait à l'époque du siège de Lyon un écoulement de matière tantôt muqueuse, tantôt puriforme par l'uretra ; écoulement qui devait sa naissance à la pression d'une selle à cheval mal faite et très-dure. Cette légère maladie n'avait donné lieu à aucun traitement parcequ'elle était si

bénigne que non-seulement elle ne faisait éprouver aucune douleur, mais qu'au contraire elle faisait sentir une titillation agréable et que celui qui la portait se plaisait même à réfléchir en voyant cet écoulement assez abondant pour ressembler à une gonorrhée vénérienne. Qu'une cause opposée au virus vénérien peut produire une maladie qui n'a pas le caractère contagieux, cette observation confirme en effet celles de SWEDIAUER, qui s'est procuré à lui-même un écoulement semblable, au moyen d'injections stimulantes. Quoiqu'il en soit, l'écoulement en question qui durait depuis plus d'un an, et qui n'avait pas cessé pendant tout le siège, disparût sans retour le jour de l'entrée des troupes de la République dans la ville : tout Lyonnois sait que cette époque fut une des plus alarmantes pour la vie des citoyens.

N.o 7.

Une femme dont les passions extrêmement vives ne s'alimentaient que des affections les plus tendres, reçut brusquement de son mari une signification de divorce. Ce mari qu'elle avait beaucoup aimé, lui parût un monstre digne de toute sa haîne, et, consultant moins sa raison que le chagrin, elle s'y livra avec tout l'excès du désespoir. Son esprit s'aliéna d'une manière complette ; mais la même cause qui l'avait rendue si sensible n'était pas éteinte, et, conservant encore un cœur pour les mêmes affections, elle fut tirée de son aliénation par un nouvel amour. Ainsi l'amour qui avait fait tourner la tête à cette femme lui rendit la raison d'une manière aussi facile que durable.

N.° 8.

VAN SWIETEN rapporte, d'après HILDIN, qu'un homme s'étant déguisé en spectre, prit un malade retenu dans son lit par la goutte, le chargea sur ses épaules et en descendant l'escalier, lui faisait donner des pieds contre la muraille et les degrés; enfin il le laissa étendu sur la terre. Le goutteux, saisi de terreur, se relève, recouvre l'usage de ses jambes, et remonte dans sa chambre avec la plus grande vîtesse; depuis ce moment il fut délivré de la goutte, et vécut plusieurs années sans en ressentir aucune atteinte. On montrait à Bordeaux un lion d'une grandeur monstrueuse; le bruit se répand tout-à-coup que cet animal s'est échappé; un goutteux qui entendait la messe dans une chaise à porteur, ne pouvant faire usage de ses jambes, se lève et, courant avec légèreté, il va monter sur un autel d'où il grimpe dans une niche. Quand l'alarme fut passée on fut obligé de prendre une échelle pour retirer le nouveau Saint du lieu où il s'était exposé lui-même. *Le Docteur de la montagne.*

N.° 9.

Les filles de *Milet* étaient attaquées d'une folie épidémique qui les portait à se donner la mort : tous les moyens employés pour les guérir de cette phrénésie avaient été inutiles. Enfin les magistrats ordonnèrent que les corps de celles qui auraient ainsi attenté à leurs jours seraient traînés tout nus dans la rue. Ce genre de supplice si alarmant pour la pudeur mit fin à ces

suicides, et la honte fut plus puissante sur l'esprit de ces filles que toutes les autres affections morales qu'on avait tâché d'exciter en elles. *PLUTARQUE.*

N.° 10.

Le scorbut faisait des ravages effroyables sur la garnison de Breda en 1625 : excédée par tous les genres de découragement, elle paraissait disposée à se rendre. Le prince d'Orange, voulant conserver cette ville et ne pouvant y faire passer des secours en homme, trouva néanmoins le moyen d'y faire parvenir des lettres adressées à la garnison par lesquelles il lui promettait des secours prochains. Avec ces lettres il lui envoya un remède qu'il disait avoir acheté trés-cher et dont il lui vantait l'efficacité contre le scorbut ; on donna à chaque médecin trois ou quatre fioles de ce remède, et l'on publia que trois ou quatre gouttes de la liqueur suffisaient pour communiquer sa vertu à quatre pintes d'eau. Cette tromperie produisit des effets étonnans : personne n'était dans le secret que les médecins ; bientôt la joie se manifesta sur tous les visages ; la confiance s'établit avec la promptitude de l'éclair et les guérisons se multiplièrent dans les mêmes proportions. Plusieurs des scorbutiques qui, depuis un mois, ne pouvaient remuer leurs membres se promenaient dans les rues ; d'autres dont la maladie n'avait fait qu'empirer après tous les remèdes qu'on leur avait fait prendre, furent entièrement guéris dans peu de jours après avoir fait usage de ce qu'ils appelaient le remède du Prince. *Le docteur LIND.*

N.° 11.

Une femme à son troisième mois de grossesse fut

effrayée par l'éclat d'une bombe pendant le siège de Lyon; le lendemain elle éprouva des douleurs accompagnées d'une perte assez considérable pour faire craindre l'avortement; son mari était dans une chambre voisine de celle où elle était couchée occupé à préparer son armement pour se rendre à son poste; tout-à-coup son fusil part entre ses mains; nouvelle frayeur pour son épouse, et peut-être plus vive que la première: la douleur et la perte s'arrêtèrent subitement, et j'ai su depuis que cette femme était accouchée à terme de l'enfant qu'elle portait à cette époque.

N.° 12.

„ Un riche négociant éprouve un revers facile à
„ réparer; mais son imaginatiou en est si profondé-
„ ment affectée qu'il se croit désormais dénué de
„ toute ressource et condamné à mourir de faim. On
„ a beau lui rappeller qu'il lui reste encore une for-
„ tune immense et lui étaler toutes les richesses con-
„ tenues dans son coffre fort: ce sont à ses yeux de
„ fausses apparences, et l'idée toujours dominante de
„ son extrême pauvreté l'emporte. On touchait alors
„ à l'époque des orages produits en Allemagne par
„ la religion reformée, et ce que les médicamens
„ ou les moyens les plus adroits prescrits par FORESTUS
„ n'avaient pu produire, fut l'effet du zèle le plus
„ fervent en faveur du papisme. Le mélancolique se
„ livre nuit et jour au travail, et il fait des efforts si
„ extrêmes par ses discours et ses écrits pour prendre
„ la défense du sacrifice de la messe, qu'il finit par

„ être entièrement guéri de sa mélancolie. " *PINET, traité de la manie.*

N.° 13.

„ Un homme de lettres sujet à des excès de table
„ et guéri depuis peu d'une fièvre tierce éprouve vers
„ l'automne toutes les horreurs du penchant au sui-
„ cide, et souvent il balance avec un calme effrayant
„ le choix de divers moyens propres à se donner la
„ mort. Un voyage qu'il fait à Londres semble dé-
„ velopper avec un nouveau degré d'énergie sa mé-
„ lancolie profonde et la résolution inébranlable
„ d'abréger le terme de sa vie ; il choisit une heure
„ très-avancée de la nuit et se rend sur un des ponts
„ de cette capitale pour se précipiter dans la Tamise.
„ Mais, au moment de son arrivée, des voleurs l'at-
„ taquent pour lui enlever toutes ses ressources qui
„ étaient très-modiques ou presque nulles ; il s'indigne,
„ il fait des efforts extrêmes pour s'arracher de leurs
„ mains, non sans éprouver la fatigue la plus vive et
„ le plus grand trouble ; le combat cesse et il se pro-
„ duit à l'instant une sorte de révolution dans l'esprit
„ du mélancolique. Il oublie le but primitif de sa
„ course, revient chez-lui dans le même état de dé-
„ tresse qu'auparavant, mais entièrement exempt de
„ ses projets sinistres de suicide. La guérison a été
„ si complette que, résidant à Paris depuis dix ans,
„ et souvent réduit à des moyens précaires d'exister,
„ il n'a plus éprouvé le moindre dégoût de la vie.
„ C'est une vésanie mélancolique qui a cédé à l'im-

pres-

„ pression de terreur produite par une attaque im-
„ prévue. " *PINEL, traité de la manie.*

N.° 14.

Une femme avait depuis plusieurs années les cuisses et les jambes prodigieusement enflées et douloureuses; elle avait coutûme de les frotter devant le feu matin et soir avec de l'eau-de-vie. Un soir le feu prit par hazard à cette eau-de-vie et lui brûla assez légèrement l'épiderme qui en était mouillé. Après l'application de quelque onguent sur ses brûlures, elle se mit au lit, et durant la nuit toutes les eaux qui infiltraient ses cuisses et ses jambes s'évacuèrent par les urines d'une manière si complette que l'enflure disparût totalement. Depuis cette époque cette femme fut radicalement guérie: il ne serait pas raisonnable, ce semble, d'attribuer cette guérison à la brûlure qui fut trop superficielle pour produire cet effet, mais bien plutôt à la frayeur que causa l'accident.

N.° 15.

Dans le printems de 1776 un homme de considération me fit appeller et se plaignit de souffrir depuis cinq à six jours des douleurs vagues à l'estomac et aux hypocondres; jusques-là il n'avait fait aucun remède; il me témoigna alors l'envie de faire usage des pilules de Francfort dont on attribue la composition à BEIER. L'intime conviction dans laquelle il était que les pilules pouvaient le guérir, il se sefusa d'ailleurs opiniâtrement à l'usage de tout autre remède. Surpris d'une fantaisie aussi bizarre et qui n'avait aucun

fondement, je lui promis néanmoins de le satisfaire et de composer moi-même les pilules. Mais ne jugeant point le remède convenable à son mal, et pour éprouver moi-même le pouvoir de l'imagination sur le corps, je lui en préparai de mie de pain frais et de salive que je fis bien dorer et que je lui envoyai. Le malade en prit dix-huit; dès le point du jour suivant, et le soir du même jour il vint me trouver parfaitement guéri; il avait vomi une fois et évacué cinq fois par le bas. Ces effets me surprirent d'abord; je me transportai chez-lui pour m'assurer de la sincérité de son rapport, et je trouvai en effet qu'il avait rendu par les selles une quantité prodigieuse de matières pituiteuses épaisses. *PAULIN, médecin de l'évêque de Münster.*

N.° 16.

Une fille de service âgée de quinze à seize ans tomba malade; sa mère extrêmement pauvre se proposa de la conduire à l'hôpital et annonca à son enfant sa résolution qu'elle avait intention d'exécuter en passant à Beaujeu. La jeune personne y répugnait extrêmement; la crainte de la mort la frappait sans cesse; ainsi, pour éviter d'être placée dans cet asile, elle feignit une meilleure santé. La mère y fut trompée et, présumant que l'indisposition de sa fille ne serait pas de longue durée, elle se décida à l'emmener chez elle. La maladie prit alors le caractère d'une fièvre quarte qui, abandonnée aux forces, de la nature dura neuf mois; cependant la mère, dans la détresse, ne connaîssant pas d'autres moyens de rendre la santé

à sa fille que de la conduire à l'hôpital, lui en renouvella la proposition. Nouveaux refus de la part de la jeune personne : la répugnance était toujours la même; néanmoins, malgré toutes ses rémontrances et ses supplications elle fut obligée de céder. Elle avait à peine franchi le seuil de la porte de l'hôpital qu'elle vit un mort exposé, comme c'est la coûtume de la maison; cette vue la frappa d'une telle épouvante que sa fièvre disparût sans retour, sans avoir employé le plus petit remède.

Les tableaux comparatifs que je viens d'esquisser démontrent, ce me semble, d'une manière assez frappante la bizarrerie des produits des affections de l'ame et ce qu'on peut attendre du hazard de la faiblesse ou de la force des constitutions individuelles et peut-être aussi de l'art médical, si celui-ci sait adroitement s'emparer de ces moyens pour en détourner les effets dangereux, ou pour en diriger les résultats du côté du bonheur de l'homme. Les affections de l'ame qui semblent être du ressort exclusif de la morale ou de la religion rentrent néanmoins dans le domaine de la médecine par la dépendance où elles sont du jeu de la puissance physique, et les maladies du corps sont elles-mêmes si souvent le produit du désordre de la puissance morale, qu'il est impossible de séparer l'un de l'autre, ces deux grands sujets de réfléxion dans les cours des études auxquelles se soumet celui qui se dispose à devenir médecin. Il suffirait peut-être qu'il eût toujours présens à l'esprit ces vers que l'auteur des *voyages d'Antenor* place dans la bouche du philosophe Bion:

L'homme hélas! n'est qu'une machine,
et son ame, toute divine,
mais très-liée aux loix du corps,
est faible ou forte ou raisonnable
ou de raison très-incapable
suivant le jeu de ses ressorts.

L'influence des affections de l'ame dans la production des maladies et dans leur guérison est de toute ancienneté, et néanmoins on a le plus souvent regardé ces affections comme dangereuses, sans-doute parce-qu'il était plus facile d'observer leurs mauvais effets que de les faire tourner au profit des malades. Je n'ignore pas que la question ne reste encore la même: mon intention serait au moins de rectifier l'opinion trop générale qui accuse toujours les affections de l'ame, qui ne les disculpe que rarement et qui n'essaye presque jamais de les employer comme moyens curatifs. BONNEFOY, chirurgien distingué de Lyon, que la mort a ravi trop-tôt aux progrès de son art et à l'espérance publique, est auteur d'une dissertation qui remporta en 1782 le prix de l'académie de chirurgie sur cette question: *Quelle peut être l'influence des passions de l'ame dans les maladies chirurgicales et quels sont les moyens d'en corriger les effets?* BONNEFOY y répondit par l'observation; mais pour se renfermer dans la question il ne considéra les passions que sous leur rapport malfaisant, et indiqua les moyens les plus convenables pour en corriger les mauvais effets; néanmoins, dans la seconde partie de sa dissertation, consacrée aux préceptes qui tendent

à cette fin, il exprime un vœu conforme à l'objet de ma thèse. „ L'histoire de l'art, " dit-il, „ comme „ je l'ai fait voir dans la première partie, fourmille „ d'observations qui attestent les funestes et les heureux „ effets des passions sur l'économie animale. Le point „ essentiel consiste à anéantir les premiers et à tirer „ des seconds le parti le plus avantageux possible; „ si l'on s'adonnait sérieusement à cette étude, com- „ bien l'on étendrait l'empire de l'art de guérir! „ un praticien moraliste, en modifiant à son gré les „ passions, en modérant ces mouvemens impétueux „ de l'ame, en les dirigeant avec adresse et sur-tout „ en en saisissant les caractères, ferait des cures sur- „ prenantes et arracherait à la mort une foule de „ victimes de l'ennui, du chagrin et de l'amour que „ l'on précipite dans le tombeau après avoir appauvri „ les liqueurs et delabré les organes par l'abus des re- „ mèdes. " Mais l'académie n'avait demandé que les moyens de corriger les effets des passions, et n'avait point eu envie de les faire servir à la guérison des maladies; aussi l'auteur de la dissertation, en conformant ses réponses à la question, n'a fait que résoudre le problème proposé.

Une autre dissertation, non moins intéressante que celle de BONNEFOY, et qui mérite, à mon avis, toute l'attention des praticiens, c'est celle du docteur WILLIAM FALCONER, qui en 1787 remporta le prix de la société de médecine de Londres sur cette question: *quelles sont les maladies qui peuvent être soulagées ou guéries en excitant dans l'ame des affections et des*

passions particulières? Le problème est ici proposé d'une manière toute différente; on voit que la société n'y redoute pas les affections de l'ame, mais qu'elle cherche, au contraire, à connaître les maladies qui peuvent être guéries par leur moyen et à développer l'art qui doit les employer au profit de l'humanité souffrante. L'auteur de la dissertation fait parler les observations de pratique et conclut en faveur des affections de l'ame dans presque tous les genres de maladies, soit aigues soit chroniques.

Parmi les modernes qui ont apprécié d'une manière particulière l'influence des affections de l'ame sur les maladies, on compte le docteur REIHER, médecin à Kiel, qui, dans un ouvrage qui a pour titre: *Diète pathologique générale ou régime de vie pour les malades*, (1790) considère les passions sous deux points de vue principaux: leur influence dans la production des maladies et leur aggravation et leur propriété comme secours auxiliaires et même quelquefois uniques dans leur guérison. Je ne sache pas que l'ouvrage du docteur REIHER, écrit en allemand, ait été traduit; il mériterait au moins de l'être; il servirait à soutenir les praticiens moralistes dans leur opinion et peut-être à donner l'éveil à ceux qui regardent encore d'un œil indifférent cette partie si importante et si négligée de la thérapeutique médicale.

Ce que les praticiens de tous les tems ont pressenti sur les effets des affections de l'ame et ce que quelques-uns ont mis en pratique; ce que le hazard sur-tout

a démontré tant de fois, ne serait-il pas possible d'en faire un corps de doctrine applicable aux maladies? c'est ce que j'ai fait ensorte de prouver par mes tableaux comparatifs, et ce que je tacherai de démontrer encore par des analogies et quelques observations.

De même qu'on observe des maladies dans lesquelles la force ou la faiblesse domine, ainsi l'on reconnaît des affections de l'ame dont l'influence semble doubler la somme des puissances vitales ou les réduire presque à zéro. Les fièvres continues inflammatoires, l'espérance, la joie et la colère démontrent la première proposition; la seconde n'est pas moins évidente par l'inspection des fièvres nerveuses ataxiques, de la honte, de la frayeur, de la terreur; or, ainsi qu'il est conforme à la saine médecine d'employer d'un côté les moyens physiques qui débilitent de l'autre ceux qui relèvent les forces opprimées; de même il semble raisonnable d'ajouter à ces moyens ceux que l'on peut tirer de la morale et de n'employer même que ceux-là quand il s'agit de détruire une maladie physique produite par une affection de l'ame. Combien, a plus forte raison, serait-il ridicule de traiter par les moyens pharmaceutiques une affection morale elle-même qui ne peut guère reconnaître d'autres sources qui ne soient de la même nature que son produit.

L'observation N.° 1 est un exemple de ce que peut dans les maladies la confiance exclusive au médecin. S'il n'est pas donné à chacun de l'obtenir avec la même facilité, les efforts pour l'acquérir par tous

les moyens possibles n'en restent pas moins une obligation de rigueur pour tout homme qui professe l'art de guérir et qui desire voir sa pratique couronnée de succès.

L'observation N.° 3 démontre l'influence d'une passion vive et stimulante sur des organes privés de sentiment depuis quatre ans, et combien il serait utile d'exciter par art ces sortes d'affections dans toutes maladies à marche lente et qui n'arrivent que difficilement aux termes critiques.

L'observation N.° 10 est bien l'exemple le plus étonnant et le plus heureux de la puissance de l'art qui sait diriger avec adresse l'influence d'une affection de l'ame pour en obtenir de merveilleux résultats. L'espérance y fait tous les frais de la guérison ; la liqueur antiscorbutique n'avait été inventée que pour satisfaire la crédulité et frapper les sens.

Les observations N.° 12 et 13 indiquent presque la route à suivre, quand il s'agit d'opposer à une affection de l'ame qui en trouble l'harmonie, une autre affection qui tende à la rétablir. Le hazard qui fut si souvent le père des plus belles d'écouvertes, semble aussi favoriser la médecine, et c'est à saisir les effets de ce hazard que s'est appliqué le savant PINEL dans son traité sur la manie. L'heureuse application qu'il en fait au traitement des maniaques, en reculant les bornes de l'art de guérir, offre de nouvelles ressources

à cet art, et peut-être, si j'ose le dire, les seules sur lesquelles on puisse raisonnablement compter etc.

Je ne finirai pas si j'avais pris à tache de passer en revue toutes les circonstances de l'histoire de la médecine qui prouvent la puissante influence des affections de l'ame dans la guérison des maladies. Si je me suis borné dans mes tableaux au nombre d'observations qui y sont contenues, c'est que j'ai craint d'abuser de la patience de mes juges en les multipliant sans nécessité. Chaque médecin sait qu'on ne peut ouvrir un livre de médecine, sans y trouver quelque chose du sujet qui m'occupe.

Qu'elle est en dernière analyse le but du médecin qui s'est livré à l'étude des affections de l'ame et des effets qu'elles produissent sur l'économie animale? C'est, quand il le peut, de soustraire l'homme aux ravages de leur puissance délétère ou de les employer à modérer la douleur et même guérir les maladies. J'ai démontré dans ma première série d'observations tout le mal qu'elles étaient capables de produire quand elles n'étaient pas tempérées ou dirigées par la prudence; et à cette occasion il est facile de s'appercevoir qu'elles n'auraient pas été suivies d'évènemens aussi funestes si la conduite en eût été laissée à un médecin philosophe. Le sujet de l'observation N.° 1 serait-il péri de l'excès de sa joie si l'on ne se fût pas empressé de lui présenter en même tems les objets capables de le rendre extrême? Celui de l'observation N.° 2 fut la victime de l'imprudence d'une

femme qui, plus empressée de féliciter sa fille du bonheur d'avoir ignoré un danger que prévoyante sur les effets que devait produire son empressement, fit du mal avec la forte intention de faire du bien. L'observation N.° 5 prouve combien on doit être circonspect, prudent, délicat auprès d'une personne sensible et sur-tout des femmes qu'une affection de l'ame, tant soit peu vive, jette le plus souvent dans des maladies dont la longueur et la gravité étonnent et qui sont trop ordinairement l'opprobre de l'art de guérir. L'observation N.° 6 peut être citée à l'appui de la précédente. Les effets de l'antipathie pour certains alimens sont évidens dans l'observation N.° 10. Un médecin qui en connaît la puissance et les suites, ne conseillera sans-doute jamais de contraindre les jeunes gens à s'alimenter des objets de leur répugnance. Un accès de colère fit périr subitement le blessé de l'observation N.° 12; cet évènement malheureux prouve quel degré de prudence et de circonspection on doit mettre en usage pour éviter dans certaines maladies les mouvemens brusques de l'ame qui doivent infailliblement donner la mort. L'observation N.° 13 sert, pour ainsi dire, de mesure à la sensibilité; à peine se serait-on douté qu'un enfant de sept ans peut périr par l'influence d'une affection de l'ame.

Que les maladies soient produites par une cause purement physique ou par une cause morale, ou par toutes les deux en même tems; on s'apperçoit que les affections de l'ame ont presque toujours sur elles une influence plus ou moins immédiate, plus ou moins

évidente, plus ou moins active; il résulte de ces considérations que le médecin doit être constamment en garde contre leurs effets funestes pour les prévenir, ou sans cesse occupé à combiner les moyens qui peuvent les faire tourner à l'avantage de ses malades. Je suis bien loin de vouloir prescrire à chacun la conduite qu'il doit tenir dans tous les cas particuliers : cette prescription d'ailleurs serait illusoire en ce que l'art de mettre en usage les passions dépend presque toujours des circonstances et du génie du médecin ; mon but est simplement de donner une esquisse de cette conduite et la mesure de l'intérêt que j'attache à ce moyen de guérison : c'est ce que je vais m'efforcer de faire dans l'observation suivante.

Une femme âgée d'environ quarante ans, d'une constitution mélancolique, d'un caractère doux et paisible, tomba, par suite d'un changement de fortune, dans une démence apathique contre laquelle on employa sans succès divers moyens curatifs. Ni le plaisir ni la douleur n'avaient plus sur elle aucun empire. Elle était dans cet état de stupidité depuis huit mois; ses fonctions physiques s'altéraient de jour en jour d'avantage; elle dépérissait à vue d'œil. Lorsqu'elle fut confiée à mes soins, malgré mes informations, je ne pus savoir que d'une manière générale la cause qui l'avait frappée si gravement; il n'était toujours question que de désordre dans la fortune. Je sentis qu'il était impossible d'opposer à cette maladie une affection de l'ame contraire à celle qui avait produit ce désordre, puisque je n'en connaissais pas assez toutes

les circonstances, et que d'ailleurs quand il n'aurait existé que la cause connue, le désordre de la fortune, il m'aurait été tout aussi difficile de lui en faire espérer le rétablissement. Je dirigeai alors toutes mes réfléxions du côté de l'état actuel de la maladie ; je m'informai des goûts et des antipathies de la malade; je ne pus obtenir aucun renseignement sur le premier objet, mais j'appris qu'une cause qu'on me dispensera de nommer avait encore assez d'empire sur son moral pour la tirer par fois de son apathie. Alors je crus trouvé, si non le remède radical, au moins un palliatif assez puissant pour disposer les facultés morales à recevoir d'autres impressions dont l'effet peut devenir plus certain et plus durable. Je fis entrer la garde-malade dans mes intentions, et je ne communiquai même mon secret qu'à elle seule ; je l'engageai à rappeller souvent à sa malade ces causes d'antipathie, et même de mettre dans ses procédés avec elle un esprit d'aigreur et d'opiniâtreté qui peut vaincre sa froideur et son apathie. Quelques paroles jetées au hazard par la garde excitèrent un peu d'humeur chez ma malade; elle s'en plaignit à moi; je tançai la garde en sa présence, et je l'invitai en arrière à persévérer dans l'emploi d'un moyen qui paraissait devoir me réussir. Pendant les trois jours qui suivirent nos premiers essais, la malade parût plus animée; ses idées étaient plus suivies; elle en coupait rarement le fil, et me voyait avec quelque plaisir, ce qu'elle n'avait jamais fait jusques-là. Au bout de trois jours elle parût retomber dans son premier état; je fis alors discontinuer la reserve que j'avais

recommandé à la garde pendant les trois jours, et l'invitai à reprendre de plus belle le ton qui m'avait donné de si belles espérances. Elle s'en acquitta si bien que la malade entra dans un mouvement de colère très-vif, devint furieuse et se plaignit à moi d'un ton très-véhément. Je promis de faire renvoyer la garde; elle me pressa de l'exécuter sur le champ; il fallut me soumettre, et la garde fut renvoyée; depuis ce moment la malade alla de mieux en mieux; l'air de la campagne, l'arrivée d'un fils qu'elle n'avait pas vu depuis long-tems, et l'usage de quelques toniques la rétablirent parfaitement. Cet état de santé s'est soutenu depuis cinq ans, et encore à présent elle se porte à merveille.

La réputation d'HIPPOCRATE s'étendait dans toute la Grèce dont il faisait l'admiration; il fut appellé à la cour de Perdicas, roi de Macédoine, avec Euryphont plus âgé que lui, pour y donner son avis sur la maladie du roi qu'on jugeait être attaqué de consomption. Il n'y fut pas arrivé qu'il déclara le malade affecté d'une maladie de l'ame; en effet, depuis la mort d'Alexandre, son père, Perdicas dépérissait d'amour pour Phyla, concubine d'Alexandre. Hippocrate le fait savoir à Phyla qui consentit à se présenter devant le roi; le changement qui se produisit à cette vue fit juger au médecin que son diagnostic n'avait pas été faux. Ainsi la cause de la maladie en devint le remède et la santé du roi fut promptement rétablie. (*Hippocratis genus et vita*, *ex Sorano.*)

La convalescence des fièvres ataxiques est ordinaire-

ment difficile, pénible, longue, embarrassante. Tous les sens sont encore dans un état de stupeur, de faiblesse, d'engourdissement quand le malade est rendu à la vie; le principe vital à reçu dans le cours de la maladie des atteintes si violentes, si multipliées, qu'il paraît comme aboli, ou du moins tellement obscur qu'on ne l'apperçoit que par les signes des fonctions vitales, de la respiration et de la circulation du sang; tandis que les fonctions de l'intelligence sont nuelles. Que le médecin s'informe alors des habitudes morales de son malade; qu'il sache quelles sont les causes qui dans l'état de santé ont le pouvoir d'exciter, son ame et qu'il le mette en usage; alors plus de lenteur dans les progrès de la convalescence, et le premier pas franchi dans l'emploi de ses moyens lui prouvera bientôt la grandeur de l'influence que l'ame exerce sur le corps.

Quoique je semble avoir oublié pour ainsi dire, dans ma dissertation les moyens que la médecine peut tirer du régime et de la pharmacie dans le traitement des maladies physiques ou morales; néanmoins je n'ai pas prétendu les en exclure; et si j'ai fait en sorte de prouver la force de l'influence du moral sur le physique, je ne me suis pas cru pour cela dispensé de reconnaître celle du physique sur le moral; mais comme il est moins question dans ma thèse de l'influence de cette dernière, j'ai pensé que je devais laisser à d'autres un sujet de méditation non moins important que celui qui m'occupe, *l'influence du régime et des médicamens dans la production des maladies et dans leur guérison.*

Au reste si les maladies purement physiques exigent les médicamens qui leur conviennent, il semble au moins qu'ils doivent être absolument exclus du traitement des affections qui ont leur source dans les passions de l'ame: c'est ainsi que le savant FREIND s'exprime dans son *historia medicinæ*, en parlant *d'Alexandre de Tralles :* Varia melancoliæ genera luculenter ab eo descripta sunt: viris imaginationis vividis coloribus depicta et multa hujus rei exempla commode prolata ad Aretæi fere similitudinem ; ea vero curat ille potius atque balneis et ablutamentis quam medicamentorum farragine.

Je m'étais imposé la tâche de démontrer *l'influence des affections de l'ame dans la production des maladies ;* c'est ce que j'ai fait en sorte d'exécuter au moyen de ma première série d'observations. Sans-doute que cette question n'offre pas l'intérêt de la nouveauté; mais ce qu'il m'était peut-être plus important de prouver, c'est l'influence des affections de l'ame dans la guérison des maladies ; seconde question plus neuve que la première, et que je me suis efforcé d'éclaircir par ma seconde série d'observations. Mais mon but étant moins encore de démontrer la réalité de ces deux propositions que personne ne conteste; je me suis principalement appliqué à faire ressortir des avantages qui résulteraient pour l'art de guérir de l'emploi des affections de l'ame dans le traitement des maladies. J'ai pensé que l'influence de l'ame, modifiant toujours le corps, on pouvait employer les affections morales même dans les maladies purement physiques, au grand avantage des malades,

comme moyens auxiliaires, aidés des médicamens convenables, et que les affections de l'ame devaient suffire quand il s'agissait de guérir une maladie mentale; proposition qui d'ailleurs a été mise en évidence dans le savant traité du docteur PINEL *sur la manie.* J'ai laissé pressentir de plus qu'il ne serait pas hors de la sphère du médecin philosophe de faire le plus grand usage possible des affections de l'ame dans toutes les maladies qui attaquent le corps humain, et principalement dans les maladies chroniques. Enfin j'ai terminé mes preuves d'adoption de ce puissant moyen par mon observation notée (1) et par celle d'HIPPOCRATE notée (2) à laquelle on peut joindre celle que GALIEN rapporte d'une dame romaine passionnée pour le danseur Pila, celle d'Eregistrate à l'occasion d'Antiochus et de Stratonice etc. etc. Puissent mes réfléxions éveiller l'attention des praticiens sur un des plus puissans moyens de la Thérapeutique médicale et le placer au nombre des plus énergiques et des plus familiers de l'art de guérir! Je suis loin d'avoir traité mon sujet avec toute l'étendue qu'il comporte; mais j'ai du moins marqué le but que je me proposais d'atteindre: heureux si j'en avais approché! Un autre remplira, sans-doute, cette tâche plus dignement que moi; mais nul n'attachera plus d'importance à *l'influence des affections de l'ame dans la production des maladies et dans leur guérison.*

Professeurs de l'école spéciale de médecine de Strasbourg.

LES CITOYENS

LAUTH, BÉROT, anatomie et physiologie.

MAZUIER, GERBOIN, chymie médicale et pharmacie.

TOURDES, MEUNIER, pathologie interne et hygiène.

FLAMANT, CAILLOT, pathologie et clinique externe, médecine opératoire, accouchemens.

COZE, ROCHARD, thérapeutique, clinique interne.

THIBAUD, BRISORGUEIL, botanique, matière médicale.

NOEL, médecine légale et histoire des cas rares.

TINCHANT, démonstration des drogues usuelles, et des instrumens de médecine opératoire.

L'ÉCOLE a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Errata

Page 2. ligne 12. *lisez:* ne lui servent guère.
— 17. ligne 1. *lisez:* recommanda.
— 46. ligne 9. *au lieu de* nuelles *lisez:* nulles.
— 47. ligne 11. *lisez:* ablectamentis.

SOME TIGHT
GUTTERS